

Paris, le 27 janvier 1879.

Mademoiselle,

Votre lettre, avec les choses enquisies qu'elle contient, a ajouté encore à la reconnaissance que m'inspirait les délicats procédés dont vous usiez à mon égard depuis quelques mois. Je ne vous cacherais pas que votre silence commençait à m'inquiéter. J'en cherchais en moi-même l'explication, et je croyais, ces jours derniers, l'avoir trouvée. Elle était fâcheuse pour moi, et je m'accusais sans oser plaider les circonstances atténuantes. Je me disais que je vous avais blessé en insinuant ou en déclarant brutalement (je ne me rappelle plus en quels termes je l'ai fait) que d'autres pourraient avoir souffert autant que vous. Je me rappelais le mal horrible que m'avait fait un de mes amis le jour même où une de mes sœurs, une des personnes les plus intelligentes et les plus jolies de Paris, avait péri par suite d'un accident effroyable. Je me débattais dans un sentiment

de détresse indécible, car l'accident était de ceux qui déconcertent la raison humaine. Ma sœur, dans un accès de fièvre chaude, s'était jetée dans la rue et s'était brisée de coups! J'accusai le ciel, et je défendais ma mère contre lui, ^(qui semblait s'acharner sur elle) je demandais compte à Dieu, et j'avais envie de le provoquer. Mon ami, pour me consoler, me dit qu'il y a des choses plus difficiles à rapporter et que ces choses consistent à écrire des livres qui n'ont pas de succès. Il était dans ce cas, et le malheureux comparait son infortune à la mienne. L'ancien-propre rend féroce. Je me rappelais ces jours derniers ~~alle parole~~ ^{son mot}, et l'effet qu'il m'avait fait, et je me disais que mes paroles avaient dû produire sur vous un effet analogue. En définitive, je mis un inconnu pour vous; vous pourriez et vous devriez prendre pour de l'indifférence, für oberflächlichkeit, ce qui pourtant était une parole bien sentie. Vous avez deviné des choses que je ne vous ai pas dites; je vous en remercie du fond du cœur. Ce que je viens de vous raconter n'est pas le quart de ce que je pourrais ajouter. Mais vous me croirez quand je vous dirai que j'ai toujours souffert pour comprendre toutes les souffrances. Je mesure toute la profondeur, je sens toute l'incertitude des vôtres, et l'autre jour encore, en relisant une de vos plus belles plaintes, dans le premier volume, j'ai bondi d'in-

dignation en pensant à ce qui vous l'a arraché. C'est vous
dire aussi qu'en ce moment je ris de votre vie. Je suis en
train de classer les notes que j'ai prises en vous lisant, j'ai
commencé à traduire quelques poésies, je vais continuer, puis
je rédigerai. J'espère pouvoir, à la fin d'avril ou au commen-
cement de Mai, vous demander la permission de vous en-
voyer mon manuscrit. Je vous prierai de corriger, de relever
ce qui vous paraîtra par trop faible dans mes versions. Ainsi,
par exemple, je me suis demandé la semaine dernière si je
réussirai jamais à rendre, même d'une façon approximative,
le passage de la page 27, 2^e volume, commençant ainsi:
Frei waltet die Selbheit auf beiden hin. Il y a là huit
vers d'une beauté souveraine, et le premier est un des plus
beaux. L'idi est bien belle et bien juste, mais l'expression «
waltet», a bien du charme aussi; en français, l'équivalent
est difficile à trouver, s'il existe. Il en sera de même dans
le Sommerabend. C'est un pur chef-d'œuvre; mais comment
rendre le dixième vers « vingt sie sich Gange zuegovnd
los? » Il y a là un bonheur d'expression merveilleux; je
difie qu'on l'éale en français. Je le répète, pour vous préparer
à cette épreuve; je vous demanderai en grâce de vouloir
bien m'aider. Quant à mon plan, le voici en deux mots.



Mon travail aura trois chapitres ; le premier comprendra l'analyse du premier volume : c'est la période de l'Amour ; le deuxième chapitre comprendra une analyse plus brève des deuxième, troisième et quatrième volumes ; c'est encore l'Amour, mais déjà une autre phase s'annonce, la phase philosophique ; c'est elle que je dévirai dans le troisième chapitre. Le troisième chapitre sera aussi long que le premier, plus long que le second, car j'y rejetterai tout ce qui dans les deuxième, troisième et quatrième volumes rentre dans la phase philosophique, quant aux poésies amoureuses que renferment ces mêmes volumes, je me bornerai à en indiquer le sens le plus brièvement possible. La présence de cette énorme richesse de morceaux remarquables, j'ai senti — puisqu'il fallait faire des sacrifices, que les sacrifices devraient porter sur la phase intermédiaire, le point de départ et le point d'arrivée ; voilà ce qui me paraissait essentiel de mettre en lumière. Je serais heureux si vous pouviez approuver ce plan.

Bien que l'interrogatoire auquel je vous ai soumise ait dû vous donner bien de l'ennui, je voudrais vous adresser deux simples questions encore. Ce sont des dates que je voudrais vous demander, et je m'assure que vous pourriez me les donner sans vous faire violence, elles n'exigent aucune explication. La première serait la date

Z.N. 49149

de la mort de Madame votre mère, la seconde, la date
de l'inscription dans la chapelle d'Augsbouurg, d'un article
que vous avez consacré à Madame Ackermann, il y a
peut-être quatre ans. Il m'avait frappé, et je l'avais mis
de côté pour le relever à l'occasion, car à ce moment-là je ne
songeais pas encore à faire le travail que je viens d'entrepre-
ndre. J'ai cherché l'article l'autre jour et ne l'ai point retrou-
vé. Je voudrais en dire un mot, mais je ne vous demand-
se Date qu'à la condition expresse que vous ne m'enverriez
pas l'article même. Il ne faut pas que l'assistance que
vous voulez bien me prêter vous entraîne à des dé-
penses, et, d'autre part, il faut que je me sente, vis-
à-vis de moi-même, libre d'apporter recours à votre bonté
dans l'avenir comme par le passé. Votre générosité m'a
déjà couvert de confusion, et vraiment, je me résignerais
à cesser cette correspondance si vous persistiez à vous
mettre en frais. Ainsi, encore une fois : la Date et rien
que la Date. En m'aidant à retrouver une belle chose,
elle augmentera et vous augmenterez la dette de recon-
naissance que j'ai contractée envers vous.

le 28 janvier.

Vois. doutes relatifs à l'exactitude de votre style

français n'ont fait mourir. Oubli' diriez que ne puis-
je échanger le mien contre le vôtre ; j'y gagnerais cent
pour cent. Le jour même où j'ai reçu votre lettre, je me
suis rendu chez un de mes amis qui est éditeur, et je
l'ai entretenu de l'idée que vous m'avez soumise. Il m'a
répondu que de nombreuses expériences faites par lui ne
l'engageaient pas à publier une nouvelle à part. Le
public n'achète pas les brochures ; il n'aime que les gros
volumes qui ont l'air bien sérieux alors même qu'ils
sont bien bêtés. J'ai pensé un instant à demander
à mon directeur s'il serait disposé à publier en
feuilleton la traduction d'une nouvelle étrangère. Mais
j'ai provisoirement renoncé à l'idée, me rappelant
combien de fois il m'a volé et me disant qu'il vous
volerait indigne. C'est un garçon : les jacobins sont
les pères des hommes. ~~Mais~~ la Revue des Deux-Mondes
n'admet pas de traductions. Réflexion faite, voici le
plan auquel je me suis arrêté. Le 15 ou le 16 avril
doit paraître un nouveau journal politique, fondé
par des hommes dont quelques uns sont, je crois,
honnêtes, si tant est qu'il y ait d'honnêtes gens

parmi ceux qui jouent un rôle en politique. Je serai
certainement mis en relations avec le rédacteur en chef,
ancien pasteur, plus sérieux que nombre de ses con-
frères, et je lui demanderai si, éventuellement, il serait
disposé à publier en feuilleton la traduction d'une nou-
velle. S'il s'y montre 'disposé', je vous en avertirai sans
retard et je vous prierai de vous mettre à l'œuvre
immédiatement. Vous voyez bien, n'est-ce pas? pourquoi
je ne vous y pense pas tout de suite. Si j'étais
une revue à ma disposition, je vous suppliais
de toute la force de mon âme de me donner
tout ce que vous pourriez. J'ai une aveugle confiance
dans votre jugement. Mais le fait que j'ai à frapper
à des portes chargées me force à avancer lentement
et à ne pas vous engager dans une voie qui se
trouverait être une impasse. Je ne perdrai pas de vue
votre idée, et dès le premier numéro du nouveau
journal paru, je ferai la demande indiquée. Comptez
absolument sur ma mémoire. En attendant, vous
me rendez grand service en m'indiquant le titre

du volume dans lequel se trouve la nouvelle. Mais
le titre seulement. Comme pour la Gazette d'Augsbourg,
je vous prie instamment de ne pas m'envoyer autre
chose. Ce n'est qu'à cette condition que j'oserai continuer
ces relations dont je suis si haerica et si fier.

Je m'arrête là ; l'heure me press, et j'ai hâte de
faire partir cette incolérente épître, puisque vous voulez
bien me faire croire que vous en désirez une. Soyez
remercie mille fois pour l'aguisi grâce que vous
apportez à m'encourager et croyez que je resterai
toujours avec le même affectueux respect

Votre dévoué ami

A. Marchand,

